

Steven Spielberg et le dernier gadget *Indiana Jones and the Last Crusade* de Steven Spielberg

André Roy

Number 44-45, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23166ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (1989). Review of [Steven Spielberg et le dernier gadget / *Indiana Jones and the Last Crusade* de Steven Spielberg]. *24 images*, (44-45), 100–101.

INDIANA JONES AND THE LAST CRUSADE DE STEVEN SPIELBERG



Henry Jones (Sean Connery) et Indiana Jones (Harrison Ford). «Reproduction ordonnée des deux précédents volets de la trilogie»

STEVEN SPIELBERG ET LE DERNIER GADGET

par André Roy

Depuis des mois il était annoncé par bande-annonce, et depuis des mois il était déjà vendu et aimé. En huit semaines, il aura fait à peu près le tour de tous les écrans du monde et il dominera. C'est le dernier gadget de Steven Spielberg, le plus fin, le plus gentil, le plus brillant et surtout le plus riche cinéaste américain actuel. Le dernier? Oui, mais d'une trilogie, commencée avec *The Raiders of the Lost Ark*, poursuivie avec *Indiana Jones and the Temple of Doom*, et qui se veut la répétition d'une recette éprouvée.

Indiana Jones and the Last Crusade n'est pas un cinéma qui se mime; il n'y a ici ni parodie ni pastiche, encore moins de tentative d'auto-démystification. Le film se veut la reproduction ordonnée des deux précédents volets de la trilogie, une reduplication qui aurait pu être ficelée

par n'importe quel artisan d'Hollywood. C'est dire combien le cinéma de Spielberg a pris un tour catastrophique, esthétiquement parlant, tant l'œuvre semble n'avoir d'autre finalité que de s'imiter elle-même, n'obéissant qu'à des considérations commerciales.

Le cinéma de Spielberg ressemble à un magasin d'accessoires qui croulerait sous l'accumulation et la surenchère. C'est le cinéma d'un calculateur qui fait une rallonge pour encaisser vite et plus. On en rajoute faute d'idées et d'invention. Mais à force d'en rajouter, il y a risque d'être pris de court et de n'offrir que de la pacotille, propre mais chère, comme cela arrive avec *The Last Crusade*.

Ce dernier avatar met en scène (le mot est vite dit) l'archéologue aventurier Indiana Jones, à la poursuite cette fois du Graal et toujours poursuivi par les mêmes

méchants nazis, que ce soit en train, en avion, en zeppelin, à cheval ou en voiture. Divisée en chapitres d'égale longueur, l'histoire est pimentée de moments forts (et toujours fort attendus parce qu'annoncés), si nombreux qu'ils vous donnent la nausée. Après une demi-heure, on souhaite vivement quelques minutes de répit (qui ne viendront jamais), une plage où on peut se reposer (qui ne pointera jamais à l'horizon). Mais qu'est-ce que le repos au cinéma?

Le repos au cinéma, c'est quand le spectateur peut apprivoiser les personnages et comprendre le décor (le paysage, dirait Godard) dans lequel ils évoluent. C'est quand on donne au spectateur ce souci de s'approcher de la beauté et du mystère. Ce moment s'appelle l'émotion, et il naît de la précarité de l'instant et de la fragilité du cinéma. L'émotion permet

d'entrer dans l'intimité d'un *secret* sans le connaître, tout en nous laissant conscients de partager cette intimité comme un trésor caché. Cela se fait sans effraction et sans tapage, soit tout le contraire de la méthode Spielberg. Mais pour que l'émotion passe, il faut, de la part du cinéaste, garder la bonne distance; c'est une question morale qui demande la confiance et la générosité de l'auteur.

Or Steven Spielberg est un cinéaste qui non seulement se méfie des spectateurs, mais se révèle radin en plus. Il faut faire peu confiance aux spectateurs pour les prendre pour une masse d'idiots à qui il faut tout expliquer afin de rendre l'intrigue si limpide qu'on la saisirait même en ne comprenant pas l'anglais. Spielberg va tambour battant (ah! l'horrible musique de John Williams) du Charybde de la caricature au Scylla de la facilité, dans une suite d'actions et d'excès qui ne peut que boursouffler et allonger une intrigue qui ne tiendrait pas les trente minutes des *serial* des années 30 et 40 auxquels il fait référence.

Apprivoiser un personnage? Le cinéaste n'en a ni l'envie ni le temps (le temps, c'est de l'argent!). Indiana jeune? Il n'est

que la doublure d'Indy adulte qui, lui-même, se cite. Le père? Sean Connery ne joue que le faire-valoir de Harrison Ford. La recherche du père? Si elle se résume à la réplique «*Don't call me Junior!*», elle me paraît bien courte. La femme? Quand elle n'est pas une sottise (comme dans *The Temple of Doom*), elle est une traîtresse; Alison Doodie est la seule et unique femme du film et elle écope d'un rôle antipathique (la misogynie de Spielberg ne laisse plus maintenant de doute).

Les personnages sont bien là sur l'écran, en chair et en celluloïd, mais ils n'existent pas, immunisés contre le doute et l'angoisse; contre l'amour aussi, ridiculisé en un clin d'œil démagogique dans la scène de l'hôtel vénitien. Rien que des marionnettes, que des objets à traiter comme des effets spéciaux. On ne dira jamais assez combien ce cinéma est inhumain tant il est indifférencié, baignant dans une a-sexualité ravageuse le propulsant dans un hors-temps qui le déconnecte de tout réel. On ne peut y reconnaître ni la fable politique ou mystique (tout joue sur le bluff) ni le symbole (la question de filiation y est absolument absente) parce que le film ne se hausse même pas à ces

prétentions. Le référent et les personnages sont des choses forcloses dans l'effet d'accumulation calculé au millimètre près qui n'éjecte que le vide profond qui le nourrit. On nous propose un cinéma qui tourne sur lui-même indéfiniment, entretenant sa propre fascination, la recyclant au maximum et sans entropie (d'où cette impression de vieux cinéma réoxygéné). *Indiana Jones and the Last Crusade* est un film sur lequel ne pèse aucun regard, donc pas de point de vue ni de morale, et, en ce sens, il est sans égard pour le spectateur (qui n'est qu'un cochon de payant). Il tient d'un cinéma en circuit fermé, fabriqué comme un robot et fonctionnant comme tel: sans âme, sans sensibilité, d'une intelligence purement artificielle. ●

INDIANA JONES AND THE LAST CRUSADE
États-Unis 1989. Ré.: Steven Spielberg. Scé.: Jeffrey Boam. Mus.: John Williams. Int.: Harrison Ford, Sean Connery, Alison Doody, John Rhys-Davies, Denholm Eliot. 129 minutes. Couleur. Dist.: Paramount.



Audio Cinéfilms inc.

LE PLUS GRAND DISTRIBUTEUR DE FILM QUÉBÉCOIS (MARCHÉ NON THÉÂTRALE)



DEMANDEZ NOTRE NOUVEAU CATALOGUE

7033 Trans-Canadienne Suite 201, Ville St-Laurent, Qué. H4T 1S2 Tél.: (514) 334-4820